J.-B. PLANTE

AVICULTEUR

HISTOIRE

D'UNE POULE

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

AVEC PRÉFACE DE

M. P.-C. LACASSE

VICE-PRÉSIDENT DE LA

QUEBEC POULTRY ASSOCIATION

QUÉBEC

IMPRIMERIE H. CHASSÉ

1907

J.-B. PLANTE
AVICULTEUR

HISTOIRE
D'UNE POULE

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

AVEC PRÉFACE DE

M. P.-C. LACASSE

VICE-PRÉSIDENT DE LA

QUEBEC POULTRY ASSOCIATION

QUÉBEC

IMPRIMERIE H. CHASSÉ

1907

PRÉFACE

*L'*Histoire d'une Poule racontée par elle-même *est un véritable traité d'aviculture, condensé, mais précis. Cette histoire se divise en trois parties.*

Dans la première partie, on étudie et l'on discute le choix de la meilleure poule pondeuse : Classe, race, variété, individu,—enfin la poule qu'il faut —, tout y est traité de main de maître.

Posséder les meilleures poules pondeuses, voilà qui est de première importance, non pour l'amateur qui ne cherche que son plaisir, sans s'occuper de la dépense ni du revenu, mais pour l'éleveur pratique qui n'a qu'un but : le bénéfice.

La deuxième partie indique les règles à suivre et les moyens à employer pour rendre largement rémunérateur l'élevage des poules. Cette partie, qui comprend les règles générales d'élevage, l'alimentation des poules pondeuses, la construction du poulailler, et les renseignements particulièrement utiles à qui veut retirer beaucoup de profits de

l'élevage des poules, est d'une importance que l'on comprend tout de suite.

Enfin, la troisième partie montre les profits de l'élevage des poules considéré au point de vue de la production des œufs, surtout par les statistiques relatives au commerce des œufs dans l'univers, ainsi que la liste des principaux pays de production et d'exportation.

Ces chiffres jettent un jour nouveau sur l'importance toujours croissante de l'élevage des poules pondeuses.

Ce modeste opuscule est donc d'une grande valeur au point de vue économique.

P.-C. LACASSE,
vice-président de la
Quebec Poultry Association.



Histoire d'une Poule

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

—:o:—

I

J'ai vu le jour sur le coteau Sainte-Anne de Beaupré, dans la région centrale de la province de Québec. Je n'ai jamais connu mon père, il était probablement mort avant que j'eusse l'âge de raison.

Toutefois, n'allez pas croire que le choix de ma petite individualité avait été laissé aux caprices du hasard. Loin de là. Mon maître avait, pendant de longues années, fait une étude très sérieuse des différentes poules qu'il est le plus profitable d'élever, et il en était venu à la conclusion que la meilleure, celle qui rapporte le plus de profit, est la Livourne (Leghorn), et cela pour les raisons suivantes : d'abord, parce que la Livourne étant de petite taille, elle est plus capable de résister au rude climat de notre

pays que les poules de grande ou de moyenne taille ; ensuite, parce que—je le dis bien haut—elle pond plus que les autres. Et comme le revenu des œufs est de beaucoup plus élevé que celui que rapporte la chair, cela établit nécessairement une grande supériorité en faveur des poules de la classe du bassin de la Méditerranée, race de Livourne, sur celles qui sont de plus forte taille.

Mon maître fit plus. Sachant qu'il y a plusieurs variétés de cette belle et bonne race de Livourne, il les étudia toutes séparément et eut la preuve que la meilleure variété est la brune, parce qu'elle est la plus rustique, la plus forte, la plus prolifique.

Mon maître qui possédait un poulailler bien peuplé, avait, croyez-moi, fait un choix des meilleurs sujets.

II

Comme la règle invariable de conduite de mon maître était de toujours conserver dans toute sa pureté la race et la variété de son choix en l'améliorant, il avait eu grand soin, depuis de nombreuses années, de n'élever que la Livourne brune, dont je descends en ligne directe. Je suis donc une Livourne

brune, toute fière de ma belle prestance et de mes qualités incontestables. Aussi suis-je heureuse de pouvoir donner mon *portrait* à chacun de mes nombreux lecteurs.



Le nid qui fut mon berceau était le plus confortable qui se puisse voir. Imaginez un grand morceau de gazon retourné, légèrement creusé en forme de soucoupe et recouvert d'une couche suffisamment épaisse de planures (*rippes*) de bois très fines, en sorte que j'étais là mieux que dans la ouate, et à l'abri des nombreux, gênants et dangereux parasites qui, d'ordinaire, s'attaquent aux poussins.

Ce nid était placé dans un poulailler construit

avec économie, tout en étant parfaitement à l'abri des vents dominants : l'humide et pernicieux *nord-est* et le vent si froid et si désagréable du nord-ouest. La raison en est simple : ce poulailler était établi à l'intérieur, presque au milieu d'une grange, et c'est la couche d'air dont il était entouré qui l'empêchait ainsi d'être pénétré par le vent.

Le pan sud de la grange ayant été doublé formait le côté principal de mon poulailler, les trois autres pans étant faits en simples planches brutes, non embouvetées, mais avec couvre-joints. Un solide plancher à l'épreuve des rongeurs, un plafond, une toiture et des ouvertures complétaient mon habitation. Tout cela avait été construit d'une façon très économique et on ne peut plus pratique, mais avec suffisamment d'ampleur pour me donner l'illusion du *Paradis des Poules*.

Les fenêtres laissaient passer une telle lumière dans ce poulailler que je me serais crue en plein air, n'eût été le fait que j'étais préservée des grandes chaleurs du milieu du jour et hors de l'atteinte des fraîcheurs des nuits. Les dimensions étaient si bien calculées—53 pieds cubes d'air par poule adulte—que toutes les vieilles pensionnaires, qui en avaient pourtant vu bien d'autres, en parlaient de la manière

la plus élogieuse. Il en était de même pour la ventilation qui était parfaite.

Il faut vous dire que j'étais, en quelque sorte, l'objet de beaucoup d'attentions de la part de mon maître. Des cloisons en treillis métallique et en coton me séparaient des poules turbulentes et mal intentionnées, et cela sans intercepter aucunement le passage de l'air et de la lumière.

Quant à notre installation générale, elle comprenait, entre autres choses, la division en deux pièces du compartiment où j'étais née et où je grandissais rapidement sous le regard vigilant de ma bonne vieille mère, une respectable Livourne brune, de quatre ans. La plus petite pièce contenait du gravier mélangé avec du sable de rivière ; la plus grande pièce renfermait, elle, une épaissse couche de planures de bois qui constitue certainement la meilleure litière que je connaisse, et qui est bien supérieure au foin, à la paille, etc.

En ce qui concerne les dispositions particulières du poulailler au point de vue de l'hygiène, je dois dire que la principale et la plus importante règle que mon maître observait avec la plus rigoureuse sévérité, était une propreté méticuleuse ; ce qui avait pour résultat de nous garder, mes parents et moi,

dans une santé parfaite, et aussi d'empêcher les parasites d'élire domicile chez nous.

On m'a dit que l'œuf d'où je proviens était de grosseur moyenne et que sa coquille était dure, de forme très régulière, sans déformation aucune, et d'un beau blanc. Il fut laissé à ma mère qui se mit à le couver le même jour qu'elle l'avait pondu. Ce qui fut cause qu'il put éclore le dix-neuvième jour, tandis que, comme chacun le sait, l'éclosion a généralement lieu le vingt-unième jour. C'est sans doute à cette circonstance que je suis redevable de ma robuste santé et de ma grande vigueur.

Pour colorer fortement le jaune de l'œuf et donner plus de vitalité à son germe, rien ne vaut comme l'herbe des prés.

Et c'est pour permettre à ma mère d'en manger à son besoin que son maître et le mien, en aviculteur avisé, ne lui fit commencer son incubation que le 22 mai 1903.

Aussi, le 10 juin suivant, au moment où la nature se réveille et infuse une énergie nouvelle dans tous les êtres vivants, je sortais seule et toute vigoureuse de ma coquille.

Vingt-quatre heures après, on me transporta, avec ma mère dévouée, dans un verger, sur un gazon de trèfle bien fourni, où je restai jusqu'au mois de novembre, c'est-à-dire pendant toute mon enfance, en pleine et entière liberté. Aussi, vous ne sauriez imaginer l'accroissement rapide que me fit acquérir un semblable séjour, où j'étais nourrie en quelque sorte comme le gibier. Proies vivantes : vers, petits mollusques, araignées, insectes et leurs larves, et plantes aromatiques, voilà quelle fut mon alimentation pendant chaque belle saison. En conséquence je me couvris de plumes fort rapidement, et ma constitution devint très robuste. Les seules précautions hygiéniques dont on s'occupa à mon égard furent de me mettre à l'abri du vent et de l'humidité.

L'hiver, mon alimentation fut basée sur celle fournie, l'été, par la prévoyante nature, c'est-à-dire qu'on me donna, à la place des insectes, l'équivalent en *os dégraissés et broyés* auxquels on ajoutait un peu de *viande crue, maigre et hachée*, dans la proportion d'une partie d'os et de deux parties de viande, de manière à former une once de nourriture distribuée chaque jour, matin ou midi, dans une augette. Voilà pour les aliments de provenance animale.

Les aliments de provenance végétale furent: l'avoine (2 onces distribuées le soir seulement) ; du pain ordinaire ou préférablement du pain de trèfle, rassis (plus il est dur, mieux il vaut), 2 onces chaque jour, matin ou midi, réduit en petits morceaux. Le pain et l'avoine étaient invariablement jetés dans la litière.

Il y avait toujours devant moi, suspendu au plafond par une ficelle, à deux pieds du plancher, un beau chou pommé dans lequel je prenais de savoureuses becquées.

Comme boisson, j'eus toujours de l'eau limpide, courante, et, l'hiver, on me donnait aussi en même temps de la neige autant que j'en voulais.

On a toujours évité avec un soin extrême de me fournir des aliments *mouillés* artificiellement, tels que : barbottage (bouette), pâtée, de même que des aliments *gras*, qui provoquent la diarrhée, et aussi de ces fameuses *poudres à faire pondre ;* voilà pourquoi je suis devenue une pondeuse si renommée. Le fait est que, toute jeune encore, je pondais déjà, et tenez ! voulez-vous savoir, amis lecteurs, la quantité d'œufs que j'ai donnée à mon maître en échange de ses bons soins ? Je vais vous le dire :

La 1e année (novembre et décembre 1903)	j'ai pondu	20	œufs
La 2e " (1904)	j'ai produit	120	"
La 3e " (1905)	j'ai donné	135	"
La 4e " (1906)	j'ai fourni	115	"
	Total	390	"

jusqu'à l'âge de 4 ans.

Maintenant que je suis trop vieille pour faire des œufs, d'après les principes économiques, *je fais de la chair et de la graisse, j'acquiers du poids en me reposant*, et tout en me reposant je vous raconte mon histoire, ce qui est encore, n'est-ce pas ? une excellente façon de vous prouver mon utilité jusqu'à la fin.

III

A propos de cette très grande utilité de mes pareilles, principalement du nombre presque incalculable d'œufs qu'elles produisent annuellement, je crois pouvoir vous intéresser en vous répétant ce que j'ai entendu raconter moi-même au sujet du commerce des œufs dans l'univers, des principaux pays de production et d'exportation, en un mot des données statistiques.

Le commerce international des œufs, abstraction faite du commerce local, s'élève, d'après une publication récente, à 3 millions de quintaux métriques (le quintal métrique est de 100 kilos ou un

peu plus de 200 livres) représentant une valeur de 300 millions de francs—60 millions de dollars.

D'après le recensement de 1900, il y avait aux États-Unis 233,598,005 poules âgées de plus de trois mois.

Ces poules ont pondu 1,293,828,144 douzaines d'œufs, représentant une valeur de $144,286,370.

Ce pays consomme presque entièrement sa colossale production d'œufs; il n'en a exporté, en 1902, que 2,717,990 douzaines, représentant $728,679.

Le fait suivant montre combien cette industrie est en estime chez les Américains

On me dit qu'en 1897, la législature de l'État de l'Illinois constitua en personne civile la société dite: *The Illinois State Poultry Association*, et lui accorda une subvention annuelle de $2,000. Le préambule de cette décision législative renferme la déclaration suivante :

"Puisque l'on encourage par tous les moyens possibles la fabrication du beurre et du fromage, il n'est que juste de contribuer à l'avancement de l'élevage des poules, qui est une source de revenus autrement plus grande et plus sûre que l'industrie laitière."

Parmi les principaux pays d'exportation, la Russie vient en tête, m'assure-t-on, avec $20,000,000 puis viennent successivement :

Le Danemark	14,000,000
L'Allemagne	7,000,000
La Belgique	3,600,000
La France	2,400,000
L'Italie	2,000,000
La Turquie	1,800,000
L'Egypte	1,200,000
Le Canada (1905)	712,866

D'après ces données statistiques, il ressort donc de toute évidence que l'élevage de mes semblables est l'une des branches les plus lucratives de toute exploitation agricole, surtout si l'on considère que le marché local vaut encore énormément plus que le commerce d'exportation.

UNE LIVOURNE BRUNE.

